

Témoignage

L'histoire de deux enfants juifs cachés à Cahors

En 1942, Denise Bystryn (9 ans) et son frère Jean-Claude (4 ans) ont été cachés à l'Institution Jeanne d'Arc de Cahors. Aujourd'hui, Denise, professeur de sociologie à l'université de Columbia aux États-Unis et épouse d'Eric Kandel (prix Nobel de Médecine de l'an 2000) nous raconte son histoire, en exclusivité.

Le Dr Denise Bystryn a bien voulu nous livrer, par écrit, l'émouvant témoignage de son enfance pendant la guerre. Nos contraintes techniques ne nous permettent pas de la reproduire dans son intégralité. Nous en donnons une version partielle mais conservons le style et les mots choisis.

Avant la guerre, nous habitons à Colombes, une banlieue de Paris, au 112 rue Saint-Denis. (...) Papa était ingénieur technique et chef de Bureau des Études aux Bennes Pillot (...) à Colombes. Il y travailla jusqu'à son arrestation le 14 mai 1941, convocation dite du « Billet Vert » (1), quand il fut conduit directement au Camp de Beaune-la-Rolande (Loiret). Nous avons rendu visite à notre père une seule fois en juillet 1941 quand mes parents ont décidé d'un code secret par lequel communiquer par lettre. Maman essayait de convaincre Papa de s'évader du camp, mais il ne voulait pas le faire car il était chef de la baraque 3 et craignait qu'il y ait des représailles sur les internés s'il s'évadait. Maman lui a envoyé l'adresse d'un passeur dans un petit mot caché dans un cake enveloppé de cellophane. Elle lui a aussi fait parvenir une fausse carte d'identité, ainsi que les adresses de gens où il pourrait se rendre après son évasion, dans le talon d'une paire de chaussures. Le 29 janvier 1942, mon père s'est évadé (...) lors de son hospitalisation à l'Hôpital de Beaune, où il avait été transféré car il souffrait d'ulcère. (...) Début février 1942, des gendarmes français, accompagnés par la concierge, sont venus chercher mon père. Ils ont perquisitionné tout l'appartement. En sortant, l'un des gendarmes a fait un signe de la main à Maman pour lui indiquer qu'elle devait

quitter l'appartement au plus vite. Nous sommes partis immédiatement et nous sommes allés à Saint-Céré, dans le Lot, où ma mère avait des amis juifs qui s'y étaient réfugiés. Mon père nous a rejoints à Saint-Céré. Je ne sais pas comment il a retrouvé ma mère. Je sais qu'il est passé par Lyon et par Marseille. (...)

« Mes parents m'ont acheté un chapelet et un missel. J'ai été mise avec les orphelines pour qu'il n'y ait pas de recherches sur mes parents... »

Papa a dû se séparer de Maman. Il était d'abord caché chez un tailleur et ensuite chez un fermier. Il est resté chez le fermier neuf mois et travaillait avec la Résistance pour faire des faux papiers. Mes parents cherchaient un moyen de cacher mon frère et moi. Mon père a de nouveau souffert de son ulcère et il a dû être hospitalisé à Cahors (Lot) au mois de juillet 1942, où il est resté 27 jours. (...) Le chirurgien, le Docteur Rougier, qui était chef de la Résistance dans le Lot, savait que notre père était juif. Il s'est lié d'amitié avec lui et l'a gardé plus longtemps qu'il n'avait besoin de le faire. (...) Il connaissait bien Mlle Nonorgues, la Mère Supérieure qui dirigeait l'Insti-

tution Jeanne d'Arc, 3 place de la Verrerie à Cahors, et il a obtenu son accord pour qu'elle accepte de nous cacher mon frère et moi. L'Institution était sous l'égide de la Congrégation des Filles de Jésus de Vaylats (Lot). (...)

Le rôle de Yvonne Féraud

Nous sommes entrés à l'Institution Jeanne d'Arc en septembre 1942. Mes parents m'ont acheté un chapelet et un missel. J'ai été mise avec les orphelines, pour qu'il n'y ait pas de recherches sur mes parents. (...) J'étais la plus jeune pensionnaire. Pour éviter tous risques, mon petit frère, alors âgé de 4 ans et demi (...) n'était pas pensionnaire. La Mère Supérieure (...) a fait en sorte de (le) placer chez Mme Couderc, qui habitait à un kilomètre de Jeanne d'Arc (...).

L'année suivante, en 1943, la Mère Supérieure a décidé que Jean-Claude ne pouvait plus rester dans le couvent même durant la journée. C'est à partir de ce moment-là que Mlle Yvonne Féraud a commencé à jouer un rôle très important dans notre vie.

Mlle Féraud (...) avait 21 ans. Elle était institutrice à Jeanne d'Arc, mais n'était pas encore religieuse. (...) Elle (...) enseigna à l'Institution Jeanne d'Arc de 1940 à 1945. (...)

La Mère Supérieure s'est renseignée pour savoir si quelqu'un voulait bien s'occuper de Jean-Claude. Mlle Féraud demanda à Alfred et Marie-Louise Aymard, son oncle et sa tante, s'ils acceptaient de m'accueillir ainsi que Jean-Claude, qui avait 5 ans à l'époque. Les Aymard habitaient Escamps, un petit village (...) à 25 kilomètres de Cahors. M. et Mme Aymard ont accepté de prendre Jean-Claude, mais pas moi, car c'était trop de responsabilité pour eux. Alfred Aymard était boulanger (...) Lui et sa femme n'avaient pas de gros moyens.

Mlle Féraud a décidé que je viendrais rejoindre mon frère à Escamps pour les vacances (...). Les Aymard n'ont jamais reçu d'argent pour leurs services. Ils n'avaient pas d'enfant et ils ont traité Jean-Claude comme leur propre fils. Nous les appelions tous les deux Parrain et Mairaine (...).



Jean-Claude (4 ans) et Denise (9 ans) avec leur protectrice Yvonne Féraud qui était enseignante à l'Institution Jeanne d'Arc de Cahors sous l'Occupation.

Yvonne Féraud a appris par la suite qu'elle avait été dénoncée par une voisine de Mairaine. Heureusement, elle ne fut pas arrêtée.

Je suis resté dans le couvent jusqu'au mois d'Avril 1944, sous mon vrai nom. J'ai appris toutes les prières, mais je n'ai jamais fait la communion et les Sœurs n'ont pas demandé que je me convertisse (...). Mais mes parents décidèrent qu'il y aurait moins de risques si j'étais baptisée. Après beaucoup d'hésitation, ils décidèrent de me faire baptiser. Maman a fait un trajet de près de 80 kilomètres de Saint-Céré à Cahors très dangereux et difficile à pied et en autobus pour donner aux Sœurs la permission de me baptiser. Quand Maman est arrivée à la porte du couvent, elle n'a pas pu poursuivre la demande de baptême me concernant et elle a fait demi-tour (...).

Recherchée par la Gestapo

En avril 1944, une jeune fille accosta (...) Yvonne Féraud, alors qu'elle traversait le pont de Cabessut qui relie le centre de Cahors au quartier où était située l'Institution Jeanne d'Arc. La jeune fille lui dit qu'elle venait de la part de Mgr Saliège, arche-

vêque de Toulouse, et que je courais un grand danger car on m'avait dénoncée et j'étais recherchée par la Gestapo. Il fallait me déplacer immédiatement et me faire changer de nom. (...)

La jeune fille demanda à Mlle Féraud de revenir sur le pont deux semaines plus tard et lui dit qu'on allait lui faire passer des papiers d'identité. Mlle Féraud écrit à sa mère pour lui demander si elle voulait bien m'héberger chez elle. Elle accepta. En attendant, il était prévu que je m'enfuirai de l'Institution par un souterrain au cas où les Allemands viendraient me chercher.

Quinze jours plus tard, Mlle Féraud repassa par le pont. Une autre jeune fille (qui était envoyée soit par Mgr Saliège, soit par la Résistance) l'accosta et lui remit une carte d'identité pour moi au nom de Marcelle Morel, émise du Cantal, ainsi qu'une carte alimentaire et une carte de vêtements. Yvonne Féraud mit ces papiers dans son corset pour qu'ils n'aient plus l'air neuf. Le lendemain, je suis partie avec Yvonne Féraud pour aller chez ses parents, qui habitaient Palaminy-sur-Cazères (Haute-Garonne), un tout petit village à 50 kilomètres de Toulouse. (...)

La voie de chemin de fer avait sauté. Yvonne Féraud et moi-même, sous mon faux nom de Marcelle Morel, sommes restées plusieurs heures dans la salle d'attente de la gare de Toulouse, où les SS et la Gestapo étaient partout. Yvonne Féraud avait très peur. Elle m'a déposée chez ses parents et elle est repartie le soir même pour Cahors. Les voisins d'en face étaient des collaborateurs. Son cousin aussi. Il fut abattu par le maquis et l'on trouva sur lui une liste comportant le nom d'Yvonne Féraud.

Je suis restée à Palaminy près de trois mois, de mai à juillet 1944. Après quelques séjours dans des maisons d'enfants dont je ne me souviens plus des noms, (...), je suis rentrée à Colombes, retrouver mes parents, tandis que mon frère se trouvait toujours chez les Aymard, où il est resté jusqu'en 1945. Lui et les Aymard ont eu beaucoup de peine à se séparer. Pendant plusieurs années, Jean-Claude revenait à Escamps pour les grandes vacances. (...) Après tant de souffrances, mon père est retourné travailler chez Pillot où il resta jusqu'en mai 1949, date de notre immigration aux États-Unis (lire ci-contre).

Yvonne Féraud est restée à Jeanne d'Arc jusqu'en 1945, où elle a enseigné. Après la guerre, le 3 novembre 1945, Yvonne Féraud est entrée chez les Filles de Jésus, à Notre Dame de Vie (...). Elle prit l'habit en juillet 1946, prononça ses Vœux en août 1947 et les Vœux Perpétuels trois ans plus tard. Pendant de longues années, de 1948 à 1986, elle occupa la fonction d'économe et ensuite dirigea des centres de jeunes. Elle prit sa retraite une première fois en 1986. Après plusieurs rappels elle est définitivement à la retraite à Notre Dame de Vie à Carpentras (84).

Je suis restée tout au long des années régulièrement en contact étroit avec notre bienfaitrice à qui mon frère et moi devons notre vie. Nous nous écrivons, nous nous téléphonons, et nous nous voyons quand je viens en France. Notre dernière rencontre date du mois de mai 2006. »

(1) Première rafle de juifs organisée par la Préfecture de police et opérée sur convocation par un billet de couleur verte.

Le rêve américain pour destin

Les Bystryn, de la Pologne à Manhattan

Denise et Jean-Claude Bystryn sont les enfants de Iser Bystryn et Sara Wolski, juifs polonais immigrés en France durant l'Entre-deux-guerres.

Iser Bystryn est né le 12 décembre 1901 à Drohiczyn (nord-est de la Pologne) d'un père rabbin, Abel Abram Bystryn. Il vint en France en 1926 pour faire des études d'ingénieur. Il a obtenu un diplôme d'ingénieur électro-mécanicien à l'Institut technique de Normandie de l'Université de Caen puis un diplôme de l'École d'organisation

scientifique du travail en 1936. Sara Wolsky est née à Brest-Litovsk (aujourd'hui en Biélorussie) le 18 décembre 1906 et est venue à Paris en 1928 avec sa famille. Elle a suivi des cours de littérature en Sorbonne et a reçu un diplôme de corsetière avant de rencontrer Iser Bystryn.

Le 23 décembre 1930, Iser et Sara se marièrent. De cette union naquit Denise, le 27 février 1933 puis Jean-Claude le 8 mai 1938, tous les deux à Paris. Tous sains et saufs après la guerre, ils retournèrent à Colombes jusqu'en mai 1949 époque



Iser Bystryn et son épouse Sara née Wolsky.



Leurs enfants, Jean-Claude (4 ans) et Denise (9 ans) en 1942.

où ils décidèrent d'émigrer aux États-Unis.

À New-York, Jean-Claude et Denise suivirent de brillantes études, Jean-Claude en médecine et Denise en sociologie.

Aujourd'hui, ils sont parmi les plus réputés dans leurs disciplines respectives.

Jean-Claude, diplômé en 1962, est dermatologue à Manhattan le célèbre quartier de New-York. Il enseigne à la New-York School of Medicine, dont il est diplômé et où il occupe également un poste de chercheur. Il a été distingué de plusieurs récompenses, en

quarante ans de carrière et est l'un des meilleurs spécialistes du cancer de la peau. Son épouse, Marcia, préside une fondation pour l'environnement. Ils ont deux enfants : Annie et Alexander.

Denise, enseigne la sociologie à la prestigieuse université de Columbia. Elle a épousé, en 1956, le docteur Eric Kandel, psychiatre, chercheur en neurosciences, prix Nobel de médecine en 2000 pour ses travaux sur les bases moléculaires de la mémoire à court terme et à long terme. Ils ont deux enfants, Paul et Minouche, et quatre petits enfants.

65 ans après

Cinq «Justes» viennent d'être reconnus

L'année dernière, Denise et son frère Jean-Claude ont déposé un dossier des «Justes parmi les Nations» afin de rendre hommage à leurs cinq protecteurs. Depuis la semaine dernière, ces derniers sont inscrits sur le mur d'honneur du jardin des Justes du mémorial Yad Vashem à Jérusalem (Israël).

Les «Justes parmi les Nations» du Lot

Plusieurs Lotois ont été distingués du titre de «Justes parmi les Nations» pour leurs actes durant la seconde guerre mondiale en cachant et sauvant de Juifs.

En voici la liste, selon le Comité français pour Yad Vashem: Marinette ARJAC-TOUJAS (Cahors, 1994), Esilda ARNOUIL (Cahors, 2005), Marguerite BAILLAGOU (Cahors, 1999), Antonin et Pelagie BARGUES (Marminiac, 1999), Denise BERGON (Capdenac, 1980), Alain et Rosa CASTAGNE (Gramat, 1988), Elie CAVARROC (Camboulit, 2003), Louis et Eugénie DECREMPS (Saint-Géry, 2003), Berthe FOURNIER-NAULIN (Salviac, 1999), Louise-Mirelle GARDEILLE (Figeac, 1985), Paul GAUTHIE (Cambes, 1997), Marcelin et Lucie GRANDOU (ferme du Fustier à Souillac, 2006), Françoise LAPEYRE (Cahors, 1994), Marie LARROQUE (Saint-Geniès, 2004), Casimir LASCoux (Molières, 2007), Pierre et Raymonde LEGLAIVE (Salviac, 1999), Pierre, Marie et Rosa DESTUEL (Gorses, 2007), Elie et Léa LOURADOUR (Saint-Sozy, 2006), M. et Laure MARES (Mauroux, 1991), Jean et Marguerite MARNET (Cahors, 1988), Alphonse PUECH (Figeac, 1978), Marguerite ROQUES (Capdenac, 1980), Jean-Gabriel ROUSILLHE (Sainte-Colombe, 2001), Robert RUSCASSIE (Gramat, 1993), Antoine et Louise SCHYN (Anglars-Juillac, 1994), Louisie THEBE (Capdenac, 1980), Julien-Antoine, Marie et Louise VERTUT (Cahors, 1993).

Pour constituer un dossier et faire reconnaître ceux qui vous ont sauvés: Comité français de Yad Vashem, département des Justes, 20 quai des Célestins 75 004 Paris. Tél: 01 47 20 90 57.

À LA FIN du récit qu'elle a bien voulu nous communiquer, Denise Bystryn écrit: «je ne peux pas expliquer pourquoi nous avons attendu si longtemps pour faire ce témoignage. Au départ, habitant les États-Unis, nous n'étions pas au courant de la possibilité de faire un dossier des Justes parmi les Nations. Notre mère est morte récemment, en 2003. À son décès, je me suis souvenue de toute cette période. Aujourd'hui nous voudrions honorer ces personnes à qui nous devons la vie (...).»

Une seule survivante

Denise et son frère Jean-Claude ont fait, l'an dernier, les démarches nécessaires auprès du Comité Yad Vashem de Jérusalem afin de faire reconnaître cinq personnes comme «Justes parmi les Nations»:

- Yvonne Féraud qui a pris tous les risques pour organiser la protection des enfants au point d'être dénoncée et de figurer sur une liste détenue par son propre cousin collaborateur.

- Gabriel Féraud et son épouse Maria (née Fourcade), les parents d'Yvonne qui recueillirent Denise à leur domicile de Palminy-sur-Cazères (Haute-Garonne) en mai 1944 et qui seront honorés à titre posthume.

- Alfred et Marie-Louise Aymard, boulangers à Escamps, oncle et tante d'Yvonne Féraud, chez qui



Jean-Claude Bystryn et Denise Kandel entourent Yvonne Féraud, leur protectrice, qui après avoir enseigné à l'Institution Jeanne d'Arc de Cahors pris le voile et fut religieuse à Carpentras au couvent Notre-Dame-de-Vie de la congrégation des Filles de Jésus.

elle fut en partie élevée et qui prirent sous leur protection le petit Jean-Claude de 1943 à 1945. À titre posthume.

- Mlle Nonorgues, mère supérieure de l'Institution Jeanne d'Arc de Cahors, qui avait pris le voile sous le nom de Sœur Marie-Emilia. Elle est décédée en 1949. Elle sera donc honorée elle aussi à titre posthume.

En instance au moment où nous avons débuté nos investigations, ces dossiers viennent tout juste

d'être acceptés. Le comité Français pour Yad Vashem nous faisait savoir, ce mardi 26 août, que les cinq protecteurs de Denise et Jean-Claude avaient été inscrits, la semaine dernière, sur le mur d'honneur du Jardin des Justes au mémorial de Yad Vashem à Jérusalem.

Yvonne Féraud, dernière survivante, recevra prochainement, au cours d'une cérémonie, un diplôme honorifique ainsi que la médaille des Justes.

Les distinctions à titre posthume seront reçues par les plus proches descendants de ces «Justes» dont les actions constituent des exemples exceptionnels de courage, de générosité et d'humanité. Ils sont des phares pour les prochaines générations, justifiant ainsi la devise extraite du talmud et figurant sur la Médaille des Justes: «Quiconque sauve une vie sauve l'Univers tout entier».

Appel à témoins

Elle veut retrouver son passé à l'Institution Jeanne d'Arc

L'institution Jeanne d'Arc étant sous l'égide de la congrégation des Filles de Jésus, Denise s'est tournée vers le couvent de Vaylats afin de trouver des informations sur son séjour à Cahors et retrouver ses anciennes camarades de pension.

DENISE BYSTRYN a tenté de reconstituer un passé cadurcien dont elle n'avait plus que quelques bribes. Yvonne Féraud, sa protectrice, avec qui elle est restée en contact, a pu lui apporter bien des éléments.

Mais Denise s'est également rapprochée des Filles de Jésus qui géraient l'Institution Jeanne d'Arc.

«C'était tellement naturel de sauver des enfants»

«C'était il y a un an et demi environ. Denise Bystryn nous a demandé si parmi les archives de l'Institution se trouveraient des papiers la concernant comme des lettres de ses parents. Elle souhaitait aussi connaître les détails de l'organisation et de la vie à l'Institution», raconte Sœur Marie-Suzanne, aujourd'hui chargé de la gestion des archives du couvent de Vaylats.

Les archives de «Jeanne d'Arc» ayant été malencontreusement détruites, pas de source possible. Seuls un article de



Denise Bystryn est la première petite fille à gauche au premier rang. Elle aimerait retrouver ses anciennes camarades de classe ou de pension qui, d'après Sœur Marie-Suzanne, étaient au nombre de 26.

contact non seulement avec les personnes qui étaient en classe avec moi en 42-44; je crois que cela seraient les classes de 7ème et 5-6èmes, ces dernières étant enseignées ensemble; mais d'autres personnes qui auraient été à Jeanne d'Arc en cette période, même dans des classes supérieures», demande-t-elle. À cet effet, elle nous confie la photo que nous publions. Elle s'y trouve (au premier rang, la première petite fille à gauche) en compagnie de celles qui furent ses camarades de classes et de pension.

Parmi lesquelles certaines parviendront peut-être à s'identifier et à reconnaître la petite Denise.

Toute personne qui se reconnaîtrait ou qui posséderait des renseignements peut contacter:

- Denise Kandel, 9 Sigma Place, Riverdale N.Y. 10471, USA.

- Congrégation des «Filles de Jésus» 46 230 Vaylats. Tél.: 05 65 31 63 51. E-mail: filles.de.jesus@wanadoo.fr

- La Vie Quercynoise. Tél.: 05 65 53 65 40. E-mail: pp.viequercynoise@orange.fr.

Les Sœurs ont caché d'autres personnes

Sœur Marie-Suzanne l'avoue:

«d'autres enfants et adultes ont été cachés dans divers établissements de la Congrégation. Mais seuls Jean-Claude et Denise Bystryn, ainsi que deux garçons à Luzech se sont manifestés récemment».

journal et quelques photos ont pu donner un aperçu du quotidien de l'époque.

Quand aux Sœurs présentes à l'Institution à l'époque: «elles se souviennent de la présence de ces deux enfants dans l'établissement, mais avec l'âge les faits précis se sont estompés.

Prenaient-elles conscience, à l'époque, des risques encourus... c'était tellement naturel de sauver des enfants!», continue Sœur Marie-Suzanne avant de poursuivre que «plus on s'éloigne de cette période, plus il est difficile de retrouver des souvenirs et de traces, d'autant

que la plus grande discrétion était la garantie d'une bonne protection».

À la recherche de ses anciennes camarades

Pourtant, susciter des souvenirs est bien l'intention de Denise qui «aimerait entrer en

Dossier réalisé par
Pascal Pallas